

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 63 (1925)
Heft: 28

Artikel: Une rencontre au comptoir
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-219635>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAISANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

l'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



UNE RENCONTRE AU COMPTOIR

ALO, François, tu es aussi venu à ce Comptoir ?

— Tu vois. J'avais à faire à la Banque. Et puis je me suis dit, puisqu'on est là, faut voir aller jusqu'à Beaulieu.

— Oh ! tu sais, ça vaut ma foi bien la peine. Y en a des choses à voir. Qu'as-tu déjà vu jusqu'à présent ?

— Oh ! bien, pas grand'chose. J'avais une telle soif que je suis allé prendre un verre à la cantine. Et là, j'ai rencontré chose, de Bournens, tu sais, avec qui j'ai fait mon service militaire. Naturellement qu'il a fallu faire revenir une bouteille.

— Moi je n'ai encore rien bu. Je n'avais pas seulement soif. Mais, à présent, je sens que ça vient. Y nous faut aller en étouffer trois.

— Je te dis que j'en sors, de la cantine. Si je veux voir quelque chose de ce Comptoir, c'est le moment.

— Viens toujours; on veut pas s'arrêter. Trois décis, on sait ce que c'est. Viens, je te dis, après on ira revoir les nègres. Pour sûr, c'est rigolo... Mademoiselle !... Mademoiselle !... Hé !... On ne peut pas vous avoir. C'est dommage, parce que vous êtes bien jolie. Apportez-nous voir trois décis... du farineux, au moins.

— Nous n'avons pas de vin ouvert ici.

— Pas de vin ouvert ? Et pourquoi ?

— Vous comprenez, ça ne se peut pas. Choisissez dans la carte des vins, que voici. Il y a des bouteilles et des demi-bouteilles.

— T'emballer tout de même : pas de vin ouvert. Enfin, donnez-nous donc une demi-bouteille.

— Duquel ?... Choisissez !

— Tenez, mademoiselle, donnez-nous de celui-ci. Je le connais. J'en ai chez moi. Y ne faut pas croire qu'il n'y a que les gens de la ville et les vigneron qui ont du vin en bouteilles dans leur caves. Enfin, tu le connais, David ; tu sais s'il est destra.

— Voici, messieurs, c'est deux francs, s'il vous plaît.

— Vous avez bien peur qu'on parte sans payer. Voici vos deux francs.

— Dis donc, ces nègres, quand même, quel drôle de peuple !

— Et quelle musique !

— Mais y a de beau gaillards, là-dedans : Y faudrait pas s'y frotter.

— Mais, c'est égal, je suis bien content d'être de la race blanche. C'est une idée, mais y semble que c'est plus propre.

— A propos, as-tu vu cette pyramide de coton blanc dans l'exposition belge.

— Eh ! bien, oui. Et ces défenses d'éléphant qui sont plantées dedans.

— Tu sais pas qui ça me rappelle ?

— Qui ?...

— Cette serpe de Fanchette, la belle-mère à Samuet, avec ses deux grandes dents qui lui sortent de la bouche comme aux rhinocéros.

— Oh ! y a de ça.

Epitaphe de Grégoire le buveur.

Passant, d'un grand buveur respecte la mémoire.
Il fut durant sa vie ennemi né de l'eau,
Et son plus grand chagrin, descendant au tombeau,
Ce fut en se noyant d'être forcé d'en boire...



COUNET PÈ LO VELADZO NÈGRO

SU zu l'autr'hi vére clli veladzo nègre que l'è pè Losena. L'è cein que l'è dâo biaù ! Tot on tropi d'hommo, de fenne, de bouibo que brâmant, que bouèlant et que dansant qu'on è dobedzi de sè teni lè couète de rire de lè guegni. Et pu nâi, nâi, qu'on derâi dâi ramoune qu'on arâi àobliâ dautrâi z'an dein 'na tsemenâ. Lè reluquâvo bin, adràî quand vaitéc que lo pllie grand de clliâo bite nâire mè fâ dinse ein catson :

— Salut, Marc à Louis !

Vo pouède peinsâ se i'è ètà èbahia. On nègre que mè cougnâi ! Tè rondzâi la quinta ! Quin honneu, tot parâi ! Sarâ tsesâ de la pllianèta de la Pudzenâire que i'ari pas ètà la mâiti asse ètourlo que de vére clli nègre que mè desâi :

— Salut, Marc à Louis !

M'a faliu quauque peliounâite dévânt de lâi répondre :

— Vo mè cougnâte ? Liède-vo lo Conteù ?

— Ti lè deçando.

— Vouaih ! Et iô ?

— Pè Velâ-lè-Bâoze, ào cabaret de la Crâi fé-dérala ti lè deçando né. Te mè recougnâi pas ?

— Na.

— Je su Counet, de Velâ-lè-Bâoze, ton camarado d'ècoûla.

— Mâ, que fâ-to quie ? T'ant matsoura ?

— Mè su eingadzi po fère lo nègre, tandu clli Gonfloir. Te sâ, lè z'affère vant pas tant foo. Adan, i'avé liè su lè papâ que tsertsivant dâi matsourâ pè Lozena et su vegnâi avoué mon biau-frère et noutrè fenne. No z'ant bin vouâiti, à tsavon. Avoué ma potta de mineu et mè cheveu fresi m'ant prâi tot tsaud. No z'ant betâ godzi doù dzo lè quatro dein on bosset plliein de gouderon.

— Vâi mâi et la tita ?

Ah ! le serpeint ! L'a faliu que lâi passeye assebin. Tè compreind, vaitéc quemet fant.

— Quemet ?

— On ètâi dan lè quatro dein clli gros tenot plliein d'affère nâ, tot drâi dedein, qu'on ein avâi tant qu'âo cou. De couète lo tenot lâi avâi ion dâi précaut que no criâve : « La tita dedein ! la tita dedein ! » On fasâi dâi manâire pos pas sè godzi lo mor dein clliâo pèdze que l'eimpouèsenâve. Adan lo précaut l'eimpougne on ècourdja et coudhive no z'èlliètà. Fallâi sè veilli et à lavi que l'allâve no z'ècourdjatâ, po pas avâi lè get tré, ti lè quatro on sè betâve à boellion dein lo bosset. Lo gouderon passâve quasu on pi damon de la tignasse. Onn' ècourdjatâie ! Clliâ ! On sè redressive rido po pas itre nêyi. No lassive on môme no reprendre. Et pu : dzibliè ! Adan re no vaitéc lè get clliou, lo mor refregnu po boutsi lè nari, via dein lo gouderon po tsouyi l'èlliètàie. Dou dzo dinse, et vaitéc quatro nègre dè pllie : mè, la Marienne, Sami et sa Mélie. No z'an met chêtsi su clliâo trabliâ que l'ant fè vè la granta pique de la Cathédrala. L'a bo et bin faliu dzoûre

quie ! No z'ant fabrequâ on grand tenot que lâi ant betâ dessus onna pètubllia de caïon. No z'ant baili dâi chêtôn po tappâ dessus et fère dâo dètertîn. Et on ein fâ lè dou ! »

L'è su que lâi fasant dâo tredon ! Crénom. Counet et Sami fièsant su lâo tenot quemet on fiè avoué on battèran po trossâ dâi pierre : crâ ! tin tâ ! hue ! rrau ! ein fasant dâo tintamarre clliâo doù coo ! On sè sarâi cru-dein la fordze ào diâbllio ! Quinte cresentâie !

— Et ta fenna, la Marienne ? que lâi dio ?

— Lè iena de clliâo duve que dansant, que mè fâ.

On vayâi veretabllieint duve nègresse que plattâvant, que châtâvant su on pi, su doù, ein dévânt, ein derrâi, à pi djeint, à pi-cliotsette, ein breinneint lo tiu, ein sè brossainte lo veintré et ein brameint : « Donne-moi des sous ! » L'ètâi dans la Mélie et la Marienne.

— Vâi mâi, que lâi dio, la quinta dâi duve è-te la Marienne ?

— Diabe lo mot que i'ein sé. Sant matsourâie, on lè recougnâi pas. Pâo itre asse bin iena que l'autra.

— Vâi-mâ... po allâ droumi, sarâi tot parâi bon de savâi...

— Oh bin a-te que : la Marienne l'a on gran de biautâ damon dâo dzênâo !

Marc à Louis.

SAINT-SULPICE

A l'Ancien Syndic.

L n'a pas, comme d'autres villages, un poste de gendarmerie, une cure et un auberge communale. Il ègréne, le long de la route, ses maisons campagnardes tournées vers le lac. Isolées ou groupées par deux ou par trois, elles sont séparées par des jardins, des vergers, des vignes ou des champs en culture. Les primes du bétail ne décorent pas les portes des granges et les valets de ferme ne portent pas la petite veste grise et la calotte de cuir.

Ce village, il ne possède aucun des avantages dont s'enorgueillissent ses voisins. Il n'est pas, comme Ecublens, un chef-lieu de cercle. Ecublens, c'est tout un monde ! C'est le centre de la paroisse dont Saint-Sulpice n'est que l'humble annexe. Ecublens groupe, à lui seul, les trois hameaux du Motty, de Renges et de Bassenges. Il possède un député, deux pasteurs, deux régents et une bonne douzaine de rentiers. Plus loin, il y a Chavannes et sa belle avenue qui aboutit à la gare de Renens où, sans cesse, les trains vont et viennent en tous sens.

Saint-Sulpice est à l'écart des lignes ferrées et des grandes routes. Il est modeste, il vit sa vie, sans se presser dans ses jardins et ses vignes. Aucun édifice ne décore sa principale place publique, si ce n'est le petit collège aux murs gris dont le clocher porte ces trois mots que les branches, des platanes cachent une partie de l'année : « Foi, espérance, charité ».

Au bout du préau qui, deux fois par jour s'anime des cris des écoliers, il y a la salle du conseil général que les gens de l'endroit ont baptisée : « Salle du Quatorze-Avril ».

C'est là qu'ils viennent, à diverses époques de l'année, tenir leurs petites landsgemeinde. Ils se réunissent quand ils ont gouverné le bétail. Ils prennent place sur des bancs rustiques et achèvent d'y fumer leur cigare. Ils portent des pan-